



Les dix élèves ont mené des entretiens au Centre d'hébergement collectif de Rigot, avant l'épidémie de coronavirus. LAURENT GUIRAUD

## Récits de **vies** suspendues

Des élèves de l'École de bande dessinée de Genève, coachés par Joe Sacco, ont mis en images le parcours de migrants.

### Aurélié Toninato

Elle tient un stylo entre ses doigts gantés d'une mitaine. Sous les mèches en pétard et le léger accent neuchâtelois, un peu de nervosité. Elle est volubile, ses longs cheveux dansent, ses ongles peints en blancs cliquent. À 14 ans, elle en paraît quatre de plus. Les questions sont d'abord timides, les réponses appliquées, les voix ténues et les regards fuyants. Et puis l'interview prend peu à peu la forme d'une conversation, on se sourit, on finit même

par rire. L'exercice est devenu un bel échange. Irvin et Narges, 22 et 14 ans, ont passé plus d'une heure et demie à discuter dans le cadre d'un workshop de l'École supérieure de bande dessinée et d'illustration de Genève (ESBDI).

C'était avant le confinement, avant les premiers cas de Covid-19 dans le canton, avant que les établissements scolaires ne ferment. L'école avait alors organisé une rencontre entre dix élèves et dix jeunes migrants du Centre d'hébergement collectif de Rigot, qui accueille des réfugiés. Les seconds ont confié leurs histoires aux

premiers, qui les ont ensuite mises en images. Pour les guider dans cet exercice, les étudiants ont eu droit aux conseils d'un maître, le journaliste Joe Sacco, «père» de la BD-reportage et auteur d'enquêtes graphiques sur la Palestine et la Bosnie notamment, invité par l'école et le Festival du film et forum international sur les droits humains de Genève.

### «Transmettre des histoires»

Les binômes sont rapidement formés, les discussions s'engagent. Dans la marge de



son cahier, Robin, 22 ans, esquisse le visage de Sri, 50 ans, «pour me rappeler son énergie. J'aime transmettre des histoires, c'est presque plus ça qui m'intéresse que le dessin.» Avec Sri, il est servi: le quinagénénaire est né au Sri Lanka dans une famille tamoule. Il s'engage dans les Tigres de libération pour déclarer l'indépendance tamoule avant de se faire arrêter par le gouvernement. Il connaît la prison, la torture. Échappe à des tentatives d'assassinat.

Il finira par fuir, sans sa famille, à Dubaï, en Arabie saoudite, puis intégrera l'armée américaine en tant que cuisinier. Afghanistan, Irak, neuf ans de combat au total. Il arrive à Genève en 2016 et attend toujours un permis. «Aujourd'hui, je participe à cet atelier avec les élèves parce que j'adore rencontrer de nouvelles personnes, raconte-t-il. Je fais toutes les activités qu'on me propose pour découvrir un maximum de choses!»

Les stylos s'agitent, les mots seuls ne suffisent pas, il faut des précisions sur le décor de la rue d'enfance, l'apparence de la maison villageoise. Joe Sacco résume bien ce souci du détail dans la préface de son recueil «Reportages». «Un écrivain peut décrire allègrement un convoi de véhicules des Nations Unies comme «un convoi de véhicules des Nations Unies» et passer à la suite de l'histoire. Un journaliste BD doit dessiner des convois et pour cela savoir à quoi ressemblent les véhicules et les uniformes du personnel, comment sont la route et les collines environnantes.»

Rebecca demande justement à son binôme, N., originaire du Burundi, de décrire un bâtiment. N. a accepté cet exercice «un peu intimidant» parce que «je veux faire comprendre aux autres ce que nous vivons. Chacun a des parcours différents, j'aimerais que les gens découvrent ce que sont nos vies.»

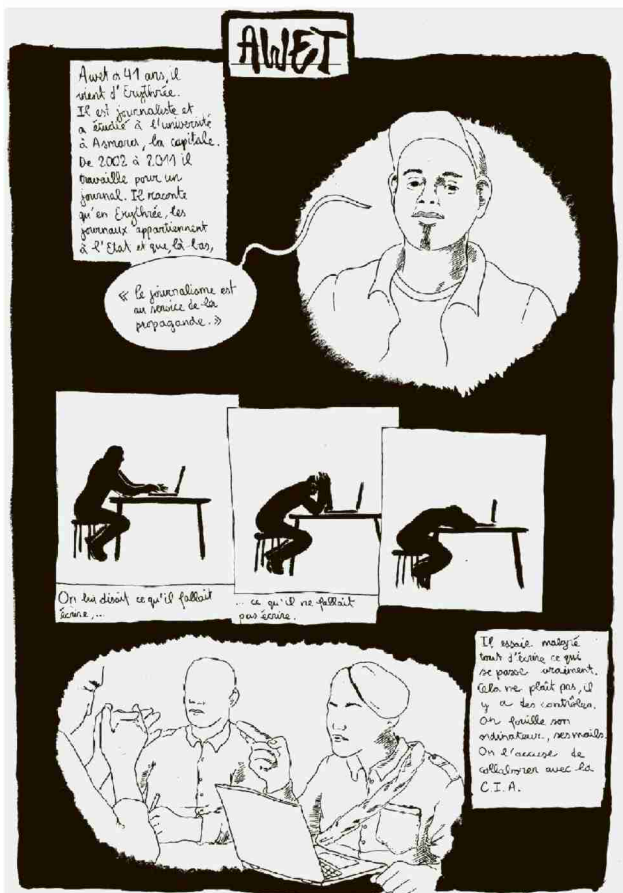
### Rendre compte fidèlement

Quant à David, 22 ans, il met en images le parcours d'Austine, qui a dû fuir le Nigeria. «Je me sens tout petit à côté de personnes comme lui.» Il se dit aussi très privilégié de pouvoir bénéficier de l'expérience de Joe Sacco. «C'est quelqu'un

d'hyperaccessible. Et on apprend beaucoup dans sa manière d'approcher les gens.» Une posture pleine d'humilité. Et des conseils: «Il ne faut pas avoir peur de poser des questions, résume l'auteur, de demander des détails sur un lieu ou une situation politique qui nous échappe. Parler d'être humain à être humain.» Lui dessine très peu en situation, «je travaille plutôt comme un journaliste, je réalise des interviews, je prends des photos. Et j'essaie de passer le plus de temps possible sur place.»

Sa conception du journalisme est faite autant de «ce qu'ils disent qu'ils ont vu» que de «ce que j'ai vu par moi-même». Il revendique une certaine subjectivité, inhérente selon lui à la bande dessinée. «Je suis convaincu qu'il est possible de tendre vers la fidélité dans le cadre subjectif d'un travail dessiné, écrit-il encore dans sa préface. [...] Lorsqu'il travaille, le dessinateur de BD a en tête la vérité essentielle, pas la vérité littérale.» Il continue en ajoutant que «le gros avantage d'un médium interprétatif par nature, tel que la bande dessinée [...], est qu'il m'oblige à faire des choix. De mon point de vue, cela fait partie de son message.» Cela ne libère toutefois pas des obligations fondamentales du journaliste, précise-t-il: «Rendre compte fidèlement, reproduire les citations avec exactitude et vérifier les affirmations.»

Après deux jours de travail, les étudiants posent les crayons. Les vies racontées se déclinent en sensibilité, majoritairement en noir et blanc - trop sombres pour y mettre de la couleur? -, racontées de manière subjective mais fidèle au récit confié. Les planches sont à découvrir sur [tdg.ch](http://tdg.ch).



Melchior raconte le parcours d'Awet, journaliste en Érythrée, Melisa celui de Lela et Tornike, Georgiens, dont la vie a basculé après un accident de voiture. DR